

VILLA BRACASSOL.

CHAPITRE IV (suite.)

— Si, ce n'est que ça !... dit Plaque vent, en reprenant sa place tranquillement.

— Monsieur Oscar, implora la mère, parlez donc un peu à Elmire, je vous en prie : ça la consolera... Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

— Je veux bien ! répondit Oscar.

En cet instant, il tenait à la main l'assiette au fromage, il la présenta à Elmire en lui disant d'un air aimable :

— Mademoiselle, aimez-vous le fromage ?

— Non... monsieur... répondit Elmire, immédiatement consolée, et qui, pousée par une nuance de jalousie et d'égoïsme, avait été bien aise qu'on n'eût pas placé Oscar à côté d'Hortense, non... monsieur, je ne l'aime pas !

— Avez-vous une sœur, mademoiselle ?

— Oui, monsieur... elle est en nourrice.

— Aime-t-elle le fromage ?

— Dame ! je ne sais pas ! répondit Elmire qui se demandait où le jeune homme voulait en venir.

— Avez-vous un frère, mademoiselle ?

Non... monsieur.

— Ah ! c'est dommage !

— Pourquoi cela ?

— Parce que, répondit, Oscar avec la plus exquise politesse, si vous aviez un frère, il aimerait peut-être le fromage.

Cette réflexion si extraordinairement philosophique déconcerta la jeune fille à un tel point qu'elle allait se remettre à sangloter quand l'aimable Hortense venant à son secours s'adressa au jeune homme :

— Monsieur Oscar, vous m'avez promis de raconter votre histoire au dîner et, cette fois, vous ne pouvez pas refuser.

Le jeune homme eût bien voulu cependant s'en dispenser, mais le sourire de la jeune fille était si engageant, ses yeux étaient si brillants et si doux, qu'il ne put résister et qu'il commença et termina à peu près en ces termes, au milieu de l'attention générale :

— "Je naquis en 1855, dans le département de la Nièvre, de parents cultivateurs, riches, mais illettrés. C'est pourquoi je me suis pendu ce matin."

Et sur ce beau discours, Oscar se versa un verre de Bordeaux et se mit paisiblement à manger des fraises que Mme Bracassol venait de lui servir. On attendit quelques minutes. Oscar gardait le silence.

— Et... après ? se hasarda à demander M. Bracassol.

— Après ? dit Oscar d'un air tout étonné, après, vous savez le reste, vous m'avez dépendu, et me voici !

— Oh ! ce n'est pas assez long ! fit Bracassol.

Racontez-nous au moins, demanda doucement Hortense, les tristes causes qui vous s'étaient déterminé à quitter la vie.

— Vous le voulez ?

Tout le monde s'écria : "Oui ! oui !"

— Soit ! Sachez donc que je me nomme Oscar Lahurlette. J'ai vingt-neuf ans et je suis homme de lettres, c'est vous dire que je crève de faim, passez-moi l'expression ! Je rêvais de me faire un nom et, comme dit Alphonse Karr, — un monsieur que vous ne connaissez pas, — je suis parvenu à en acquérir un...

— Ah ! s'exclama l'assistance avec intérêt.

— Oui, continua Oscar, je me suis fait un nom : dans ma famille, on m'appelle "grand *faignant*."

— Oh ! fit l'assistance en sourdine.

En ces derniers temps, j'habitais à Paris, rue Pigalle, dans l'un des nombreux immeubles d'un homme qui connaissait Bracassol, le sieur Daubinet.

— Nous aussi nous le connaissons ! s'écria avec ensemble la famille Plaquevent.

— Je ne vous en fais pas mon compliment. Or, hier, samedi, ce propriétaire au cœur féroce a fait saisir mon luxueux mobilier sous le prétexte bizarre que je lui devais une douzaine de termes.

Ici, la tendre fille des Bracassol poussa un soupir de compassion.

— Je demeurais un peu haut, et cependant je fus ennuyé de quitter ce logement, où j'avais quand il pleuvait, la jouissance d'un petit ruisseau devant les yeux.

Un ruisseau ? interrogea Mme Plaquevent.

— Oui, la gouttière qui était d'une largeur surprenante. Il me fallait donc chercher un autre domicile en garni — puisque mes meubles étaient désormais proposés à l'alimentation de M. Daubinet. J'avais écrit dernièrement à ma famille exposant ma situation peu confortable, et demandant si l'on comptait définitivement m'abandonner à mon malheureux sort. J'attendais une réponse. Après avoir fait un dernier adieu à mon appartement, je descendis chez le concierge pour le prier de me garder les lettres chargées qui pourraient arriver à mon adresse. Ce mot de lettres chargées fit sourire le subalterne. En même temps il me remettait une lettre non agrémentée de cachets rouges et dont la pesanteur spécifique ne me donnait aucun espoir. Je reconnus l'écriture. Je rompis l'enveloppe sans me presser, car j'en savais à peu près le contenu et je lus ce qui suit et ce qui me porta aux dernières extrémités sur moi-même.

(La fin le mois prochain).